

ÇA GAZOUILLE

La Gazette de la 12e édition du festival Regards Croisés

Par Anne-Lyse Boussy, Agathe Lecomte, Margot Naviaux et Guillaume Poix / Photos de Jean-Pierre Angei.

**“Il y a quelqu’un ici plus fort que le fer, plus fort que le béton, plus fort que l’acier et que tout ici.”
Si bleue, si bleue, la mer**

Samedi 26 mai

« (...) l’ultime pièce du puzzle... »

C’est le vingt-six mai deux mille douze, le matin perce les montagnes et Pedro Eiras n’en finit pas de découvrir des choses sur un texte écrit voilà dix ans ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, le midi grève l’air d’une touffeur familière et Laura Tirandaz regarde l’Isère comme elle contempla jadis le fleuve brun d’une terre indomptée ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, amorce du déclin du jour, et Marius Ivaskevicius gravit le Mont blanc sans hélice ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, les ombres s’avancent, et Davide Carnevali regrette qu’encore une fois quelque chose doive s’achever ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, la nuit a mangé le jour et Nis-Momme Stockmann se confond avec si sombre si sombre l’obscurité ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, la banquise continue de fondre et Ulrich Hub oublie de monter dans l’Arche ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, les voix s’animent en reflet des tables jaunes, et Bernard Garnier n’en revient toujours pas que l’Europe s’appelle Grenoble ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, les gorges s’assèchent et Cécile Corbery redoute le silence prochain dans la grande salle du 145 ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, l’heure fauve a la teinte d’un whisky d’ambre et Magali Mougel a plus que jamais besoin du théâtre ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, les questions oubliées lui reviennent et Véronique Labeille prend vraiment un café sans aucun auteur alentour,

C’est le vingt-six mai deux mille douze, les décibels n’en finissent plus de grimper, et Didier Bouchet et Arash Sarkechik échangent leurs instruments dans un rire ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, un flash est désactivé et Jean-Pierre Angei peste contre les photos publiées ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, un tramway sonne au loin et Tieli Zou profite d’un calme festif ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, les œufs montent à la Bastille et Marc Touzard se plaît à compter les livres

manquants, désormais ouverts à d’autres mains ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, « rien » n’a pas plus de forme que la veille et Olivier Neveux repense au tonnerre d’Althusser ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, le cours Berriat se clairseme et Akvile Melkunaite se plaît au micro du cabaret ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, les mots se taisent un peu et Caroline Michel grave son rire sur le front de chacun ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, les pages ont été cornées, et les lecteurs, metteurs en scène du festival croisent leurs regards et l’on y voit la joie ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, les sourires s’envolent et toute l’équipe du bar ouvre grand les cœurs en régaland les spectateurs ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, l’espace prend vie et l’équipe technique du festival fait des merveilles ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, la boucle de l’orage s’est refermée et la gazette est orpheline d’Anne-Lyse Boussy, Agathe Lecomte et Margot Naviaux ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, ça a à peine commencé, et Grenoble défile au loin ;

C’est le vingt-six mai deux mille douze, et je pense au vingt-six mai deux mille treize.

Guillaume Poix



Lettre d'une étudiante

Le 14 mai 2012

À Nis-Momme Stockmann

C'est pour moi un immense honneur que de vous écrire cette lettre sans savoir si vous pourrez la lire – barrière linguistique oblige. Lorsque j'ai lu votre œuvre *L'Homme qui mangea le monde*, j'ai pensé à la mise en scène qu'a faite Guy Casiers de *L'Homme sans qualité* de Robert Musil. Vous en êtes-vous inspiré ? J'aimerais le savoir... Il est important de vous préciser les traits que j'ai trouvés si ingénieux dans le système de votre écriture. Comme un travail anthropologique, vous avez su nous amener au sentiment que l'homme « se fait manger » par la société et qu'il doit « manger le monde » pour pouvoir « être quelqu'un ». C'est-à-dire l'homme dans son individualisme le plus

profond où l'empathie se réduit au fur et à mesure que le désespoir prend du terrain. Cette pièce s'inscrit pour moi dans le sentiment général décrit dans les œuvres contemporaines, comme *La demande d'emploi* de Michel Vinaver, où le problème de l'homme n'est autre que lui-même, comme si les névroses que nous détenions tous au fond de nous pouvaient à tout moment nous rendre schizophrènes. Mon interprétation se poursuit dans les profondeurs de mon imaginaire, mais c'est tout de même le sentiment que m'a provoqué cette œuvre dès la première lecture. Tout en décrivant la psyché des hommes, vous inscrivez l'homme dans une écriture de notre temps, où se lit sa sensibilité aux changements sociaux et politiques, dans un contexte où un bon nombre de problèmes de cette nature se posent, tel l'âge et les conditions de la retraite, le domaine de la santé, du travail et du chômage, de la vie conjugale et de l'environnement etc... Une densité exceptionnelle d'éléments

qui rapprochent ce texte de nous, humains-lecteurs. Nous sommes constamment en errance entre des univers tantôt mentaux, tantôt physiques, dans des lieux pour le plus souvent intérieurs et isolés, dont le cloisonnement fait tourner en rond les personnages. Leur seule issue est alors téléphonique. Cela me rappelle *La voix humaine* de Jean Cocteau, ainsi que l'adaptation cinématographique de cette pièce par Fellini. Entre les non-dits, les maladroites et les injures, vous nous dressez un tableau chaotique et superficiel, où même le lac est artificiel, digne portrait du désir de l'homme de plier le monde qui l'entoure selon sa volonté. Des tensions dramatiques ainsi créées émane un solide sentiment de solitude de la part des personnages, en somme une crise identitaire de l'individu qui assiste à une sévère remise en question sur la distance entre le rêve et la réalité, qu'elle appartienne au passé et au présent.

Endéfinitive, je ne vous dirai qu'une chose et j'espère que cela ne vous portera pas préjudice : vous êtes comme « un journaliste anthropologue de l'art dramatique ».

Anna Solomin



" Juste une mise au point" Si bleue, si bleue, la mer

C'est de la bière que vit Darko, dans la cité, pleine de violence et de désespoir ; il est personne plus que personnage, tant on se perd à imaginer son visage vide et amaigri par les cuites... Les cuites du matin, de l'après-midi, du soir et de la nuit, sans interruption, le reste d'homme qui subsiste en lui cherche à noyer sa dernière part d'humanité dans l'alcool. Au fond d'une banlieue allemande aux allures de quartier post-apocalyptique, les identités se confondent avec le béton, matériaux dur et rugueux, qu'on ne saurait manier avec souplesse. Même Mok, amour de Darko, qui semble vouloir ressusciter l'espoir, est toujours faite de ce béton armé témoignant de la rudesse du monde qui triomphe toujours.

A travers une structure étonnante, qui mêle épique et dramatique, on se trouve plongé dans une forme elle aussi alcoolique. La parole narrative de Darko nous noie dans un liquide âpre, comme celui de la pensée, et les frontières sont drues entre ces instants de récit poétique et les dialogues qui prennent le relais pour jouer la scène racontée. Ces échanges sont imbibés de rêves au liquide bleu parfois (la mer, pas du Curaçao), mais surtout de réalité crue, qui donne des mots à l'indicible. Mais est-ce vraiment l'indicible ? Peut-être pas, car les maux sont vécus et non dits, vécus dans le non-dit qui creuse la brèche, et ouvre les cicatrices. On peut éteindre la soif par l'alcool, mais, par là, on ne peut pas cicatrifier

sainement.

Entre *delirium tremens* et coup de tête dans les murs, cette histoire tourne en rond, le malheur est toujours présent, jaune comme la bière, acide, et qui pousse à vomir la souffrance. Magali Mougel dans une de ces chroniques, nous disait « Je vomis en ce jeudi matin devant et sur ce théâtre fondé sur l'irrépressible besoin de gerbe ». Et bien, ici, on aimerait voir vomir ces personnages, jusqu'au bout pour les libérer du poids qui les habite. Désir d'un lecteur tordu et bizarre... Et pourtant réel, car la violence qui anime le monde peut saccager une scène de « gerbe », justement. Si Nis-Momme Stockmann nous surprend dans cette pièce à vouloir saisir les souffrances de la jeunesse, du « binge drinking », on aimerait voir cela sur scène... Oui, je veux voir de l'horreur sur scène, car je crois en la puissance esthétique de la mocheté du monde, et je crois à la réminiscence de notre nature première à travers l'art qui consisterait à exacerber nos vices, et détruire nos vertus. Je vomis moi aussi sur ce mot, qui ne veut rien dire, et que, finalement, Nis-Momme Stockmann a compris. Pourquoi vouloir toujours faire du propre alors que le monde est sale ?

Agathe Lecomte



Echo

« Elle m'embrasse mille fois, et je ne bouge pas pour lui donner du souci, et me reposer de sa souffrance – sa souffrance normale de femme, vous me comprenez. (*Silence.*) Non, ce n'est pas cela, pas du tout, c'est que... Par-dessus tout au monde, j'aime lever la tête et regarder les étoiles. Non je ne suis pas soûl, je vous dis cela tranquillement, assis sur le rebord d'un guéridon ; vous ne le croyez pas ? »

Le rouquin, Sallinger, Bernard-Marie Koltès

M ou les souvenirs

Un portrait de Magali Mougel par elle-même



dents.

Je me souviens des nuits passées à écouter si quelqu'un vient.

Je me souviens du périphérique, de Bagnolet et des minutes d'errances avant de nous retrouver.

Je me souviens du dernier boudin/purée, mangé à la table ronde d'une cuisine après 3 jours sans sommeil.

Je me souviens de son odeur et des heures passées chez Sephora pour retrouver la bonne bouteille.

Je me souviens de la dernière phrase de son dernier texte et de la première phrase de son prochain texte.

Je me souviens de la nuit d'errance, de la bouteille de whisky vidée le jour où on m'a demandé de prendre mes cliques et les claques.

Je me souviens de tout ce que nous voudrions nous dire, de tout ce que nous voudrions mais que nous ne pourrions pas avoir.

Je me souviens de ce que ça fait le manque.

Je me souviens de tout ce que j'ai oublié.

Je me souviens de tout ce que je voudrais oublier.

Je me souviens du mouton que l'on égorge.
Les pattes arrière pendues par une corde à la
branche d'un pommier.
Le sang qui s'écoule de la gorge qu'on a tranchée.

Je me souviens de l'odeur des livres neufs.

Je me souviens du bruit du train dans le tunnel de
Rothau.

Je me souviens de la maraude aux artichauts.

Je me souviens du jour de l'après-midi de mars
où on a pris la photographie sous la tente bleue,
j'avais 2 ans.

Je me souviens comment le bruit des geais dans
les arbres effrayait le labrador.

Je me souviens de comment je me suis cassé les



La Chronique (d'hier) de Magali Mougel

MON BESOIN DE PARANOÏA

Vendredi. Jour du poisson, du poulpe et de l'anchoïade.

Je sors la tête du cul du cathodique.

Dans le tramway ligne A, deux lycéennes hésitent entre prendre le nazisme et le stalinisme comme elles hésiteraient entre une scarole ou une laitue.

Il est des hésitations qui troublent, il est des hésitations qui abasourdissent.

Quelque chose fout le camp.

Quelque chose se nivelle.

« Tout dire » et « bien dire » encore cette même question qui revient comme un leitmotiv – obsession – dont il devient complexe d'en démordre.

Vendredi, j'angoisse à l'idée et l'état de fait que notre façon de dire le monde, d'énoncer notre façon de nous représenter le monde et ce qui l'agit, soit pris dans un étau qui compresse les mots pour leur donner un sens unique et univoque quelqu'en soit leur contexte d'énonciation.

Je pense au Larousse, je pense au Robert.

Je pense que toute signification d'un mot dépend terriblement de son contexte d'énonciation.

Je pense que toute définition devrait s'établir et s'élaborer au vu de son contexte d'énonciation.

La langue est monstrueuse.

La façon dont nous nivelons les mots sans poids ni mesure est monstrueuse.

Je constate qu'à force de nivellements et de juxtapositions frelatées dans une forme de naïveté, nous pulvérisons le langage.

Sentiment et profonde conviction que les mots proférés dans le tramway de la ligne A marque l'intolérable de la réalité confuse dans laquelle nous nous débattons.

Conviction que quelque chose nous échappe.

Ce qui se dit, se formule et s'énonce dans un langage simple et courant, ne trouve plus de pertinence et rend compte de notre pauvreté pour conter ce qui nous dépasse.

Je pense à Bernard Noël, à l'une des questions qu'il a pensé dans *Outrage aux mots* :

« Comment retourner sa langue contre elle-même quand on se découvre censuré par sa propre langue ? »

Face à cela je me dis que quelque chose repose sur nos épaules, sur les épaules de nous auteurs.

Nous sommes écrivaines et écrivains, ce qui signifie que nous *faisons des phrases*. Par les mots, nous

apprenons effectivement « des choses ». Mais ne pourrait-on pas apprendre à notre tour aux mots « une manière de nouveau comportement » ?

Les mots se disposent quoiqu'on en dise et fasse selon des structures qui correspondent à l'ordre moral de la société.

Aujourd'hui je ne sais pas de quel théâtre j'ai besoin. Peut-être avant même d'envisager quelque modalité de représentation du monde, avons-nous besoin de pisser au con de la fourmière et d'inventer d'autres façons à nos langues.

Tournez sept fois la langue.

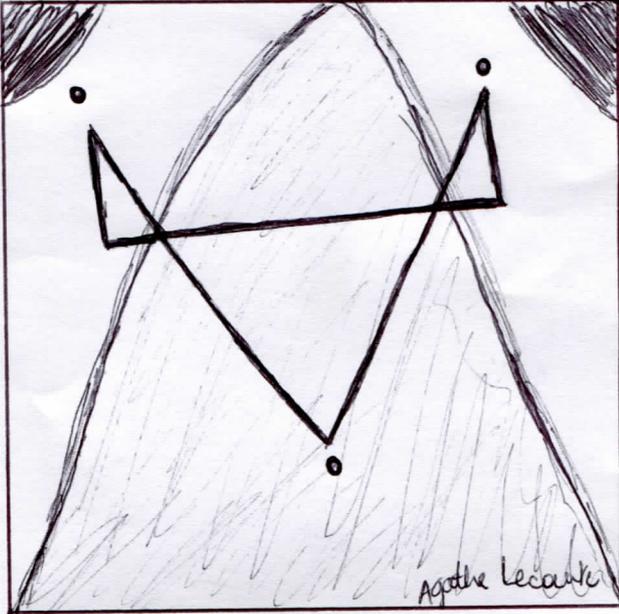
Mais surtout faire sien le fait que rien ne se vaut, et que ce qui *a priori* va de soi, doit désormais toujours faire l'objet d'un examen scrupuleux.

J'AIME LA SUSPICION, J'ENCOURAGE À LA PARANOÏA.

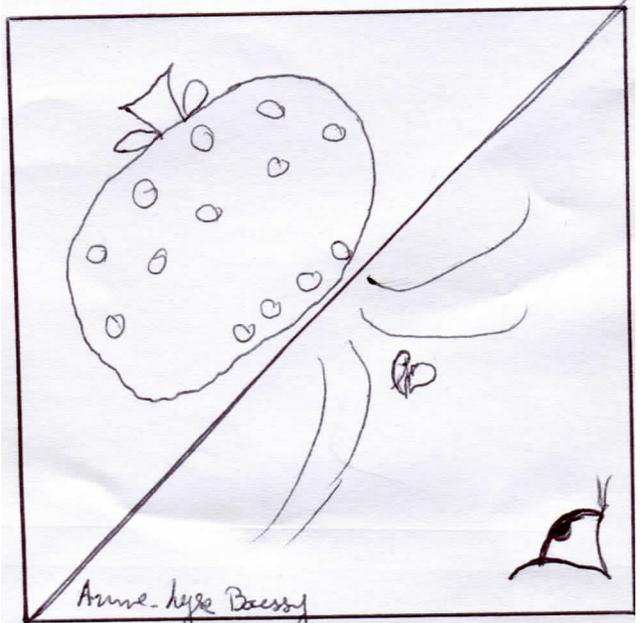
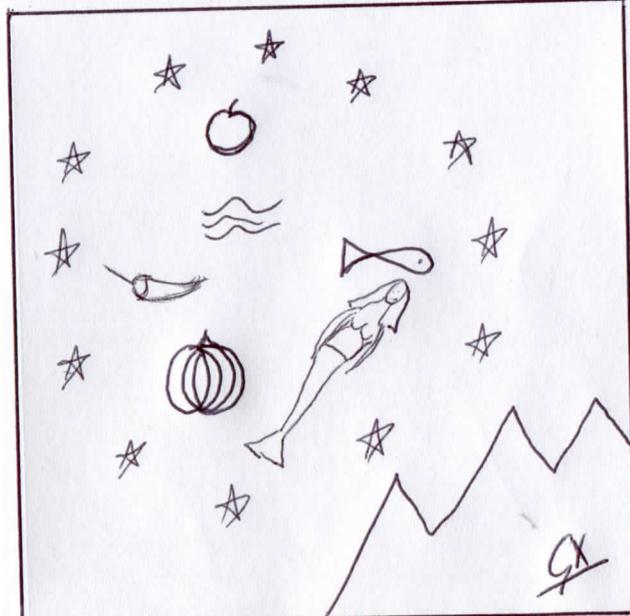
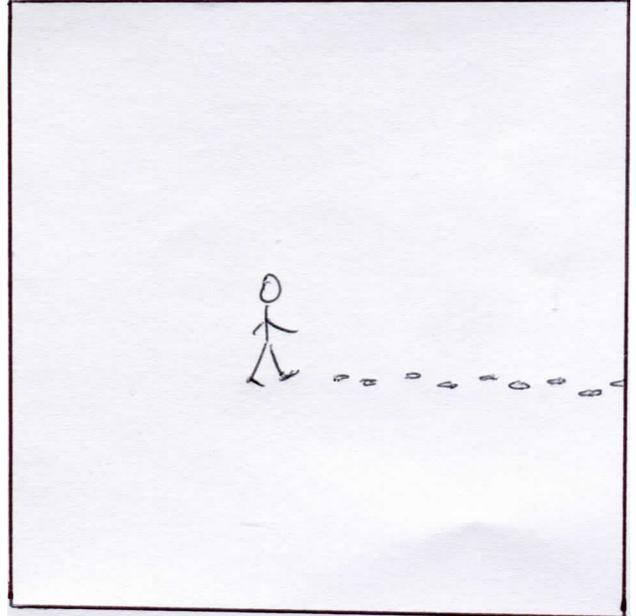


Rencontre avec Olivier Neveux, vendredi 25 mai
Bibliothèque du centre ville

Aujourd'hui, les pièces du festival
vues par l'équipe de Troisième Bureau



LOUIS FRANCOIS HELENE GREGORY ENZO
MARIUS CAROLINE THIERRY SEBASTIEN
AKU LÉ DAVID DANIEL EULTA LAURA
PEDROMAGALIKARIM STEPHANE ILDA
DIDIER JULIEN SOPHIE FABIEN ALAIN
JEAN-PIERRE NIS-MOMME LAURENT
NILSCHLOE EMILIE PHILIPPE SYLVIE
CEDRIC PATRICK BENJAMIN PIERRE
THIBAUT ERIC CURICH NINA MARC
ANNE LISE MARCEL AGATHE TIE LI
JEAN-CHRISTOPHE GUILLAUME NILS
MARTINE HELENE ANIE MARCO FANETTE
CECILE PASCALE NEFA BIENNE HELIA
VERONIQUE ELEOCLAUIDE LAURIE MA
THILDE JOSEPHILIZAPIERRE MARION
CLOISE SIMON KAYE JENOE MATHIEU
LOURA ARASH GUILLHEM HELENE A
ADRIEN JULIE LOUISE VIRGINIE PER
RINE ALI SONALANSAMUEL JULIE
MARYLIN PAULINE VIRGINIE JTB RN





TITILLER POUR CONCLURE

J'ai envie d'être brève ce soir.

J'ai envie d'aller à l'essentiel.

Je laisse à mes chiens les piètres constats.

Il va bien falloir qu'on se décide sur l'endroit où nous avons envie d'agir.

Et cesser de chercher des raisons au besoin de théâtre.

« A force de chercher de bonnes raisons, on en trouve ; on les dit ; et après on y tient, pas tant parce qu'elles sont bonnes que pour ne pas se démentir. »

Je suis d'humeur sadique en ce samedi.

J'ai envie de titiller la bête et de la mettre à mal.

J'ai envie de l'outrager et voir ce qui résiste, voir ce qui est encore possible.

Expérimenter les limites. Avec démesure, d'aller contre pour être avec.

Je veux faire crier le *bel animal*. Déconstruire encore et m'amuser de ce qui est mal fait. Tout remettre « sur la table d'opération pour lui refaire une bonne fois pour toutes une anatomie ».

J'ai pensé que nous avons besoin

DE POÉSIE

DE PAS ÊTRE TOUJOURS PRIS POUR DES CONS

DE REGARDER AUX MARGES

Puis qu'il était peut-être nécessaire

D'AIMER LA SUSPICION

D'ENCOURAGER À LA PARANOÏA.

Je pense à Van Gogh. Je pense à nos corps que nous délaissions sous le coup de ces nécessités que j'ai nommées BESOIN.

Il paraît qu'il vaut mieux travailler dans la chair que dans le plâtre.

Poils hérissé.

Chair à nue.

Pas de conceptualisation. Qu'un PAS franchi pour voir ce qu'il y a encore à faire vibrer.

TENTONS.

POUR VOIR.

ENSEMBLE.

Les miettes du jour

L'impromptu de la fin

Un motif récurrent s'est invité lors de ce festival, et nombreux sont les textes qui l'ont utilisé, avec cocasserie ou gravité. Pour le dire sans détour, c'est l'obsession de la pénétration. J'ai conscience qu'utilisant le mot obsession, je m'aventure sur des terres dangereuses. Les objets qui forcent l'entrée sont d'ordre alimentaire : un piment, une courge, un pageot. Anatomique, aussi : un gros orteil. On s'étonne de cette image anaphorique, commune à presque tous les textes. Au risque de m'abandonner à un fumeux jargon herméneutique, j'avancerai qu'on peut y lire la peur panique en même temps que l'attraction fascinante pour l'élément hétérogène à soi destiné à nous visiter, nous contaminer peut-être. Cette visite redoutée autant qu'espérée désigne également la hantise migratoire et la crainte de l'interpénétration des cultures. Suis moi je te fuis... Je crois, sans forcer le trait, que l'effraction a eu lieu sans dommage durant cette semaine, et j'irai plus loin, assurant avec un aplomb tout aussi douteux, que nous y avons tous pris grand plaisir. Fuis moi je te suis. Et selon l'adage larsien « citus, altius, fortius », vivement l'année prochaine.

Guillaume Poix



Ma chanson – Davide Carnevali

Halo Hola Hallo Ciao
Ich bin born in Portugao
He crescut a l'Italie
I departed via cosi

J'ai vecu aussi à Lyon
I won Berlin with cotillons
a Vilnius l'è minga istèss
le droit à la paresse

Zac Bum Pim Pam
te pregunto si ça va?
Le language ho portes bé ?
Il a explosé davanti a te!

Le langage a explosé devant mes yeux
ça m'a fait un trou dans la tête et un dans le coeur
mais celui du coeur est plus grand
et tout y tombe dedans,
Grenoble, la région Rhone-Alpes, la France, les pays
qui sont dans l'Euro, ceux qui sont hors de l'euro,
l'univers tout entier.

Bye Adieu Ciao-ciao Adeu
now we leave the Colosseu
nous cagons sur la cité
Me da igual la quel che l'è

Es ist peinlich mais al final
C'est la vie et c'est genial
Im Theater sur la scène
nos façons el que volem !

Zac Bum Pim Pam
te pregunto si ça va ?
Le language ho portes bé ?
Il a explosé davanti a te !

Le langage a explosé devant mes yeux
ça m'a fait un trou dans la tête et un dans le coeur
mais celui du coeur est plus grand
et tout y tombe dedans,
tables, chaises, micro, auteurs, metteurs en scène,
public, organisateurs,
le théâtre tout entier
(et aussi les acteurs, non mais qu'est-ce que vous
croyiez ?)